

Nicolas Dot-Pouillard*

Sur les frontières: le Parti syrien national social entre idéologie unitaire et États-nations¹

Le 19 février 2016, Adonis Nasr, un Libanais de 34 ans, décède dans le village de Kansabe, en Syrie, lors d'affrontements entre des membres du Parti syrien national social (PSNS) et de l'opposition armée au régime. Il est enterré deux jours plus tard dans la ville de Choueyfat, au Sud-Est de Beyrouth, après une cérémonie religieuse tenue dans l'église Mar Elias². Membre du PSNS depuis 1998, il a été journaliste au quotidien libanais *Al-Bina*, organe central du parti dans les années 2000; il a également travaillé au sein de la maison d'édition du PSNS, Dar al-Fikr. En Syrie, il s'est engagé dans les Aigles de la tornade (*Nusur al-Zuba'*), une milice supplétive de l'armée gouvernementale affiliée au PSNS: elle regroupe indistinctement, depuis 2012, Syriens et Libanais.

En-dehors du Hezbollah libanais, mobilisé dans plusieurs régions

* Depuis septembre 2013, Core-Researcher au sein du programme Wafaw (When Authoritarianism Fails in the Arab World), European Research Council (ERC); depuis septembre 2011: chercheur MAEE à l'Ifpo Beyrouth (recherches consacrées à 'La Palestine internationalisée. Les mobilisations transnationales autour de la question palestinienne'). Co-responsable du séminaire 'La Palestine en réseaux' (IFPO/Université de Birzeit) et co-administrateur des «Carnets de l'IFPO». Son dernier ouvrage s'intitule: *De la théologie à la libération: Histoire du Jihad islamique palestinien*, avec W. Al Haj et E. Rébillard (Préf. de O. Roy), La Découverte, Paris 2014.

¹ Cet article est le fruit de recherches menées dans le cadre du programme européen Wafaw. Son contenu relève de la seule responsabilité de l'auteur et ne représente pas nécessairement les vues de l'institution qui l'a financé.

² *Al-Hezb zaffā al-Ma'sul fi-l-Ilam al-harbi li-Nusur al-Zuba' al-Rafiq al-Batal Adonis Nasr wa al-Rafiq al-Batal Jamal Kamal Shahidein* [Le Parti célèbre deux martyrs: le responsable des informations de guerre des Aigles de la tornade, le camarade-héros Adonis Nasr, et le camarade-héros Jamal Kamal], site du Parti syrien national social, 20 février 2016, <<http://ssnp.net/?p=11617>> (dernier accès le 15.04.2016).

syriennes, ou des groupes armés chiites irakiens présents autour du sanctuaire de Saïda Zaynab, près de Damas, la mobilisation de militants politiques non-syriens auprès des troupes du régime est souvent peu documentée. Le PSNS ou la Garde nationaliste arabe (GNS)³, une formation militaire d'obédience nassérienne, regroupant des activistes tunisiens, palestiniens, libanais et égyptiens dans la banlieue est de Damas, constituent pourtant des cas d'école: les militants arabes partis se battre auprès du régime depuis 2012 ne sont pas motivés par des facteurs confessionnels – des sunnites en sont membres. Leur idéal n'est pas révolutionnaire – ils défendent un régime existant. Ils ont une idéologie unitaire, qui n'est pas religieuse – la Nation arabe ou la Grande Syrie (*Surya al-kubra*). Ils se revendiquent de la «laïcité» (*ilmaniya*).

«Central» et «Intifada»: les deux PSNS

Les membres libanais et syriens du PSNS présents sur le théâtre des opérations militaires en Syrie sont évalués à 8000 combattants⁴, dans les régions de Homs, Idlib, Alep, Lattaquié et Sweyda⁵, mais aussi dans les banlieues de Damas – Jaramana et la Ghouta orientale. Mouvement militaire, les Aigles de la tornade sont liés à la branche «historique» du PSNS, dite «centrale» (*markazi*). Elle est présidée par le député libanais Assad Hardan. Car il y a bien deux PSNS. Le PSNS «central» de Assad Hardan est allié, au Liban, au Hezbollah et au mouvement Amal. Il est membre, depuis 2005, de la Coalition du 8 mars⁶. Représenté au Parlement, le PSNS «central» est un parti municipal, avec des maires (*mukhtar*) et des conseillers municipaux, notamment dans plusieurs régions chrétiennes du Liban: Bikfaya, Debbayeh, Jil al-Dib, Sin al-Fil. Nombres de ses partisans

³ N. DOT-POUILLARD, *Les gauches arabes, orphelines de révolution*, in «Revue Moyen-Orient», janv.-mars 2016, pp. 78-83.

⁴ Ces évaluations sont sujettes à caution: elles émanent tantôt de l'Organisation syrienne des droits de l'homme (OSDH), tantôt de journalistes du monde arabe (*Al-Akhbar*). Le PSNS ne communique pas sur le nombre de ses activistes engagés en Syrie.

⁵ *The SSNP Hurricane in the Syrian Conflict: Syria and South Lebanon are the same battlefield*, in «al-Akhbar English», 3 févr. 2014, <<http://english.al-akhbar.com/node/18502>> (dernier accès le 15.04.2016).

⁶ La Coalition du 8 mars regroupe, depuis février 2005, le Hezbollah et le mouvement Amal, chiïtes, les Maradas, maronites, le Parti démocratique libanais, druze, ainsi que de petites formations nationalistes arabes, comme l'Organisation populaire nassérienne de Oussama Saad. À partir de février 2006, le Courant patriotique libre (CPL) de Michel Aoun, une des principales formations maronites, rejoint la Coalition du 8 mars.

sont de confession grecque-orthodoxe ou grecque-catholique, mais pas seulement. Le PSNS garde une implantation dans la communauté chiite et a des bureaux dans la banlieue sud de Beyrouth. Parti se revendiquant de la laïcité, il a été au cœur des mobilisations pour l'abolition du système confessionnel du printemps 2011. En Syrie, cette branche «historique» du PSNS est membre, depuis 1989, du Front national progressiste (FNP), aux côtés du parti Baath syrien. En Jordanie, elle fait partie de la Coalition des partis nationalistes et de gauche jordaniens⁷.

Ce PSNS est la composante la plus institutionnalisée de la galaxie «nationaliste syrienne»⁸: il existe cependant un second PSNS, parfois appelé PSNS «*Intifada*». Il est présent au Liban: son principal dirigeant est Antoine Abu Haydar⁹. En Syrie, il s'est quelque peu renforcé depuis le milieu des années 2000. Il tire ses origines d'une scission de la branche centrale, intervenue en 1957, emmenée par un Libanais originaire de Beit Méry, Georges Abdel Massih (1908-1999). En Syrie, le PSNS «*Intifada*» est dirigé par Ali Haydar. Ministre de la Réconciliation nationale depuis juin 2012, nommé par Bashar Al-Assad et par le Premier ministre de l'époque, Ryad Hijab¹⁰, l'homme se présente comme le représentant d'une opposition 'modérée' au régime. En mai 2012, son fils est tué par des hommes armés, sur une route menant de Homs à Masyaf¹¹. Régime ou opposition, Ali Haydar n'a jamais accusé explicitement qui que ce soit, se voulant l'homme de la «réconciliation nationale». Il a pris les commandes de l'organisation en Syrie en 2008. Il est allié à Qadri Jamil, un ancien communiste syrien ayant fondé le Parti de la volonté populaire. Certains des partisans du PSNS «*Intifada*» ont participé aux premières manifestations contre le régime syrien, au printemps 2011 – au contraire de ceux de la branche «centrale» du parti. Cependant, en intégrant le gouvernement syrien, Ali Haydar a fait du PSNS «*Intifada*» le représentant d'une opposition domestiquée.

De nos jours, la mouvance «nationaliste syrienne» est une survivante:

⁷ Cette Coalition (*Ittilaf*) est notamment composée du PSNS en Jordanie, du Parti Baath, du Parti communiste jordanien (PCJ), du Parti de l'unité populaire démocratique (*al-Wahda*) et du Parti du peuple démocratique (*al-Hashd*).

⁸ Par commodité, nous nommerons du seul nom de PSNS la branche «centrale»: lorsqu'il s'agira en l'occurrence du PSNS de Georges Abdel Massih, nous l'appellerons le PSNS «*Intifada*».

⁹ En 1998, Antoine Abu Haydar et le PSNS «*Intifada*» au Liban refusent une tentative d'unification des différentes branches du parti.

¹⁰ En août 2012, soit deux mois après sa nomination comme Premier ministre, Ryad Hijab rejoint les rangs de l'opposition syrienne.

¹¹ *Son of SSNP Leader slain in Syria*, in «Al-Akhbar» et «Reuters», 3 mai 2012, <<http://english.al-akhbar.com/content/son-ssnp-leader-slain-syria>> (dernier accès le 15.04.2016).

le PSNS est né en 1932, sous la férule intellectuelle d'Antun Saadé (1904-1949). Son passé est lié à celle du Mandat français. Au Liban, son sigle ne peut historiquement s'accoler qu'à deux autres organisations: le Parti communiste libanais et les Phalanges libanaises (*Kata'eb*), respectivement nés en 1925 et en 1936¹². L'histoire des deux PSNS est obscure pour l'observateur néophyte: l'idéologie «nationaliste syrienne» est singulière, et se distingue des utopies nationalistes arabes, de gauche ou islamistes. Le passé du PSNS est scandé de scissions et de réunifications, entre Damas et Beyrouth. L'analyse des deux PSNS est d'autant plus difficile que la littérature sur le sujet est rare, notamment en anglais et en français¹³. En arabe, les sources sont nombreuses, mais, pour l'essentiel, partisans et militantes. La crise actuelle des États-nations – notamment syrien – ont profité aux «nationalistes syriens». Car la longue histoire du PSNS est d'abord celle d'une protestation contre la fragmentation d'un territoire rêvé, et idéalisé a posteriori: celui qui voit naître, progressivement, à partir d'avril 1920 et de la mise en place des mandats français au Liban et en Syrie, deux réalités d'abord territoriales, ensuite nationales, distinctes. Encore aujourd'hui, en 2016, Liban et Syrie sont des réalités contestées par des formations dont le nationalisme est aussi un régionalisme moyen-oriental. La mobilisation armée du PSNS «central» n'est pas seulement celle de ses membres syriens: de jeunes Libanais s'approprient un combat, militaire, qu'ils ne veulent plus distinguer du Liban, en une abolition des frontières, qu'ils ne reconnaissent pas.

Cependant, les deux PSNS doivent affronter une contradiction d'ampleur. Ils sont sur les frontières, et transnationaux. Mais ils n'ont pu échapper à la logique de l'État-nation. Au Liban, le PSNS «central» répond, au moins

¹² En ce qui concerne le Parti communiste libanais (PCL), l'adjectif libanais est abusif, en ce qui concerne son origine. Il naît en effet comme Parti communiste du Liban et de Syrie. Sa direction comprend également, à l'origine, un membre du Parti communiste palestinien d'origine juive – Elie Tepper. Il faut attendre l'année 1958 pour voir les PC libanais et syrien définitivement séparés. Cf. T.Y. ISMAEL and J.S. ISMAEL, *The Communist Movement in Syria and Lebanon*, University Press of Florida, Gainesville, FL 1998.

¹³ Cf. F. MERMIER, *Commémorer la résistance à Beyrouth-Ouest*, in F. MERMIER et C. VARIN (dir.), *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Actes Sud-Sindbad, Arles 2010, pp. 185-204; F. MERMIER, *À l'ombre du leader disparu: Antoun Saadé et le Parti syrien national social*, in F. MERMIER et S. MERVIN (dir.), *Leaders et partisans au Liban*, Karthala-Ifo-IISM, Paris 2012, pp. 187-217; A. BISHARA (dir.), *Antun Sa'adeh. The Man, his Thought. An Anthology*, Ithaca Press, London and Beirut 2007; J. HERRERA, *Les diasporas d'Amérique latine et la crise syrienne*, in F. BURGAT et B. PAOLI (dir.), *Pas de printemps pour la Syrie? Les clés pour comprendre les acteurs et les défis de la crise (2011-2013)*, La Découverte, Paris 2013, pp. 322-331.

depuis le début des années 1960, a des réalités nationales: il est devenu un parti libanais, et s'ancre dans des dynamiques institutionnelles, qu'elles soient parlementaires ou municipales, qui ne sont pas celles de Damas. La branche «*Intifada*», si elle demeure présente au Liban, a une histoire désormais liée à celle de la Syrie de la guerre civile. Les devenirs complexes des deux PSNS, des formations aux frontières de l'histoire libanaise et syrienne, permettent non plus d'interroger l'histoire des partis politiques à l'aune des États-nations, mais bien d'interroger les États-nations, leurs crises et leurs résiliences, au miroir des partis politiques.

Le PSNS: un nationalisme régionaliste

L'idée d'une Grande Syrie, incluant le Liban, la Syrie, la Jordanie, la Palestine, et l'Irak n'est pas propre au PSNS¹⁴: le terme est déjà utilisé à l'automne 1920 par le futur roi Abdallah de Jordanie, le frère de l'émir Fayçal. En novembre 1946, devant le Parlement jordanien, il intègre de nouveau l'idée de Grande Syrie comme partie prenante de la politique étrangère de la jeune monarchie jordanienne¹⁵. Mais Antun Saadé est sans doute celui qui a le plus théorisé, si ce n'est idéologisé, l'idée d'un vaste territoire supposément «syrien» faisant fi des frontières mandataires. Le nationalisme qu'il promeut n'est pas fondé sur la langue – arabe – ni sur la religion – la constitution du PSNS, qu'il rédige en novembre 1934, appelle, dans son article trois, à «séparer la religion de l'État», et à «interdire aux hommes de religion d'entrer dans les affaires politiques»¹⁶: c'est un nationalisme géographique, basé sur l'idée d'une commune appartenance à une civilisation méditerranéenne particulière qu'il promeut. Selon Antun Saadé, la géographie et «l'environnement naturel» (*al-bia' al-tab'iya*) façonnent les sociétés humaines, selon un schéma purement déterministe. L'historien palestinien Maher Charif décrit également la pensée d'Antun Saadé comme un «nationalisme régionaliste»: Saadé ne réfute pas l'existence d'une identité arabe, mais elle ne peut être à l'origine d'un sentiment

¹⁴ Dans sa théorisation de la Grande Syrie, Antoun Saadé inclut également le Koweït et l'île de Chypre.

¹⁵ A. BISHARA, *Sa'adeh and the Greater Syria Scheme*, in BISHARA (dir.), *Antun Sa'adeh. The Man, his Thought. An Anthology*, cit., pp. 121-122.

¹⁶ *Dustur al-Hezb al-suri al-qawmi al-ijtima'i* [Constitution du Parti syrien national social], novembre 1934, in A. SAADÉ, *Al-Dalil ila-l'Aqida al-suriya al-qawmiya al-ijtima'iya* [Le Guide vers la croyance syrienne nationale sociale], al-Murraqan li-l-Taba' wa-l-nashr, Beyrouth 1993.

national. Ce qui fait la cohérence du Bilad al-Sham, c'est une unité géographique et historique idéalisée: pour Maher Charif, le nationalisme d'Antun Saadé, laïque et areligieux, se calque sur des territoires marqués par «une pléthore de religions [...]. Saadé lui-même a étendu l'espace de la Grande Syrie pour y inclure l'Irak, un autre pays arabe aux frontières du Bilad al-Sham, et composé de populations variées, embrassant des religions, des sectes et des croyances diverses»¹⁷.

Ce nationalisme géographique n'est cependant pas très éloigné d'une forme de nationalisme racial, selon Gilbert Achcar, pour qui l'idéologie du PSNS est clairement «calquée sur le modèle nazi»¹⁸. L'influence du nationalisme radical et racial allemand sur le PSNS est indéniable: le drapeau du parti s'inspire de celui du NSDAP – ses activistes, aujourd'hui, s'en défendent. Contrairement à la tradition des mouvements nationalistes palestiniens – du Fatah au Front populaire pour la libération de la Palestine –, la distinction entre Juifs et phénomène sioniste n'est pas nette: jusqu'à aujourd'hui, certains opuscules militants du PSNS utilisent encore le terme antisémite de «Juifs de l'intérieur» (*Yahoud al-dakhil*) pour désigner ses ennemis politiques. À l'origine, la vision nationaliste de Saadé n'est pas non plus très éloignée du modèle fasciste, au moins en ce qui concerne une société fondée sur les «corporatismes» professionnels. Si l'adjectif social est revendiqué, le PSNS refuse la lutte de classe, et se veut, à ses débuts, un anticommunisme. Cependant, le PSNS aura, notamment dans les années 1970, ses tendances de gauche, si ce n'est marxisantes, notamment en raison de sa proximité d'alors avec le mouvement national palestinien, présent au Liban.

Un militantisme régional

Le PSNS a son idéologie pan-syrienne et unitaire. Elle est fondée sur trois refus. Le premier est celui de la réalité des mandats français au Liban et en Syrie à partir de 1920, mais également du mandat britannique, en Palestine et en Irak. Le second refus est relatif à la création d'États-nations libanais et syriens indépendants à partir de 1943. Le dernier refus, tout aussi central dans l'identité politique du parti, est celui d'Israël. L'histoire du PSNS est alors celle d'une organisation dans laquelle le militantisme

¹⁷ M. CHARIF, *Antun Sa'adah's Secularism and Regionalist Vision of the Nation*, in «Al-Mashriq. A Quarterly Journal of Middle East Studies», vol. 9, n. 34, sept. 2010.

¹⁸ G. ACHCAR, *Les Arabes et la Shoah. La guerre israélo-arabe des récits*, Actes Sud-Sindbad, Arles 2009, pp. 127-128.

régional et transnational n'est pas une vague expression: l'idéologie trouve sa traduction politique dans des parcours militants croisant le plus souvent le Liban, la Syrie, la Palestine mandataire et parfois la Jordanie. En mai 1948, face aux groupes armés sionistes qui formeront ultérieurement l'ossature de l'armée israélienne, le PSNS forme sa propre milice en Palestine mandataire: la Tornade rouge (*al-Zuba' al-ahmar*). Elle n'est pas constituée uniquement d'activistes palestiniens: certains de ses responsables militaires viennent de Lattaquié, en Syrie (Muhammad Dib Anios), mais aussi des régions libanaises de la Bekaa et du Chouf (Muhammad Said Aql et Fawaz Khafaja¹⁹).

En juin 1949, le PSNS tente un coup d'État – manqué – contre le gouvernement libanais de Ryad Al-Sulh. De nos jours, le PSNS le célèbre encore comme sa «première révolution» (*al-Thawra al-ula*). Indistinctement, Libanais, Palestiniens et Syriens y participent – nombre d'entre eux sont fusillés dans les mois suivant par l'armée libanaise. Ainsi de Muhammad Kasab Zubi: originaire de Cheikh Miskin, au sud de la Syrie, il a intégré le parti en 1948, après avoir participé, comme engagé volontaire au sein de l'armée jordanienne, aux guerres israélo-arabes de 1948. Il est fusillé le 21 juillet 1949 par l'armée libanaise, après la tentative de coup d'État du PSNS. Certains membres de l'organisation, palestiniens, sont réfugiés au Liban: ils participent également, à ce titre, à la «première révolution»: Muhammad Shalabi a intégré le PSNS à Haïfa, sa ville d'origine, en 1942. Membre de la Tornade rouge, il émigre un temps en Syrie, avant de rejoindre le Liban, en 1949. Il est exécuté à la prison de Ramle, le 21 juillet 1949²⁰. Syriens et Palestiniens participent également à la «seconde révolution», celle lancée par le PSNS au Liban le 31 décembre 1961, cette fois-ci contre la présidence de Fouad Chehab. Sur les 31 morts que déplore alors le PSNS, neuf sont d'origine palestinienne, et neuf ont la citoyenneté syrienne²¹. Le PSNS est souvent considéré comme une formation ayant une très forte composante confessionnelle chrétienne. Cependant, l'appartenance communautaire des différents «martyrs»

¹⁹ GH. AL-KHALIDI, *Al-Muqawama al-qawmiya* [La résistance nationaliste], publication du PSNS, Beyrouth 2000, pp. 19-20.

²⁰ *Ibid.*, pp. 36-37. Sur la «première révolution» de juin 1949 du point de vue du PSNS, voir également GH. AL-KHALIDI, *Saadé wa-l-Thawra al-ula* [Saadé et la première révolution], publication du PSNS, Beyrouth 1997.

²¹ AL-KHALIDI, *Al-Muqawama al-qawmiya*, cit., pp. 43-48. Sur la tentative de coup d'État de décembre 1961, voir aussi: GH. AL-KHALIDI, *Al-Hezb al-qawmi wa-l-Thawra al-thaniya (1961-1962). Al-Inqilab wa-l-Muhakamat* [Le Parti national et la seconde révolution. Le coup d'État et les procès], publication du PSNS, Beyrouth 2003.

recensés par le PSNS relativise cette idée: les militants syriens sont autant sunnites que chrétiens – tout comme les Palestiniens.

Un triangle libanais, syrien et palestinien

Liban, Palestine et Syrie sont encore plus entremêlées, pour le PSNS, dans les années 1970: les deux branches du Parti, «centrale» et «*Intifada*», sont légalisées au Liban depuis 1969, et sont membres du Mouvement national libanais, aux côtés du Parti communiste libanais (PCL) et du Parti socialiste progressiste (PSP) druze de Walid Joumblatt. Elles sont également proches des Palestiniens. De nationalité jordanienne, autrefois membre du Front démocratique pour la libération de la Palestine (FDLP), une organisation de gauche, Khaled Kalaldehy²² précise: «Lorsque je suis arrivé au Liban au milieu des années 1970, je percevais le PSNS comme une organisation de droite, par rapport à son idéologie, celle de Saadé. Alors que nous, au FDLP, nous étions clairement marxistes. Mais sur le champ de bataille, en réalité, face aux Phalanges libanaises, droite ou gauche, ça ne voulait plus dire grand-chose. La vraie droite, pour nous, c'était ceux qui étaient alliés à Israël. Or, le PSNS ne l'était pas! J'ai participé à plusieurs batailles: avec le FDLP, nous avons souvent une bonne coordination militaire avec le Fatah, mais aussi, parmi les Libanais, avec les militants du PSNS». La tendance la plus marxisante du parti «central», autour de Inam Raad et Abdallah Saadé, se fait appeler l'Aile du centre (*Jinah al-Markaz*): elle s'oppose alors au régime syrien, qui s'affronte en 1976, au Fatah. Le PSNS est alors coupé en trois: l'Aile du centre se fait proche du Fatah, du Front populaire pour la libération de la Palestine (FPLP) et du FDLP, et, en général, de la gauche libanaise. Youssef Al-Achcar et Assad Hardan animent une Aile dissidente (*Jinah al-khawarij*), qui soutient l'armée syrienne. Ces deux courants se réunifient malgré tout en 1978: le PSNS «central» se reconstitue. Le troisième PSNS, celui de Georges Abdel Massih, est également présent au Liban, mais il est bien plus faible.

Il est un dirigeant du PSNS qui est emblématique de cette période, et

²² Entretien de l'auteur avec Khaled Kalaldehy, Amman, février 2013. Ancien membre du FDLP, Khaled Kalaldehy a combattu au Liban au sein de la milice du Front lors de la seconde moitié des années 1970. Il a animé le mouvement de contestation contre la monarchie jordanienne en mars 2011, et a été le dirigeant du Mouvement de la gauche sociale jordanien. Depuis 2014, Khaled Kalaldehy est ministre jordanien des relations avec le Parlement, en charge de la réforme de la loi électorale.

de ces singulières diagonales transfrontalières: le poète Kamal Kheir Beik. Il est originaire de Qardaha, en Syrie – du même village que le président Hafedh Al-Assad. Il est de confession alaouite. Il a adhéré au PSNS au début des années 1950. En 1961, il a participé, au Liban, à la «seconde révolution» du PSNS. Il s'enfuit en France: il commence des études de doctorat, sous la direction de Jacques Berque – qu'il termine en Suisse, où il enseigne. Il peut retourner au Liban à partir de 1969, amnistié par les autorités libanaises. Homme de lettres, il est également l'un des fondateurs de la revue «Shi'r» (Poésie), aux côtés d'Adonis – un temps membre du PSNS –, de Youssef Al-Khal et de Ounsi Al-Hajj²³. Membre de la direction du PSNS «central», il est également proche des Palestiniens. Au début des années 1970, il travaille avec Waddi Haddad (1927-1978), le responsable des opérations secrètes du Front populaire pour la libération de la Palestine (FPLP), mais aussi avec Anis Naccache – un Libanais membre du Fatah qui embrassera, ultérieurement, la cause de la révolution islamique irnienne. Il côtoie Abou Daoud, un fondateur du Fatah, qui est également l'un de ses principaux responsables militaires. Il est l'un des coordinateurs, en décembre 1975, de la prise d'otage des ministres de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP), à Vienne: cette opération, bien souvent décrite comme étant celle du Vénézuélien Carlos (Illitch Sanchez Ramirez) ou du FPLP, était en réalité le fruit d'une coopération sécuritaire entre le Fatah, le FPLP et certains membres du PSNS, à partir du Liban²⁴. Kamal Kheir Beik est assassiné à Beyrouth le 5 novembre 1980, par des membres d'un mouvement nassérien, les Mourabitouns (Gardiens). Il est enterré au cimetière des martyrs de Chatila: sa tombe, ornée du symbole du parti, se situe dans cette enclave palestinienne aujourd'hui gérée par l'OLP, où repose également l'écrivain palestinien Ghassan Kanafani (1936-1972), à quelques dizaines de mètres de l'entrée du camp de réfugiés du même nom.

Son itinéraire politique – et poétique – est certes emblématique d'une époque – celle d'un tiers-mondisme arabe où la présence des mouvements palestiniens en Jordanie et au Liban favorisait, de fait, des phénomènes d'adhésion partisane radicale chez de jeunes Libanais, Jordaniens, Syriens, pour qui «la révolution arabe» passait par «la reconquête de la Palestine». Mais Kamal Kheir Beik est également emblématique d'une certaine forme

²³ Sur l'histoire de la Revue «Shi'r» au Liban et dans le monde arabe, son influence sur le modernisme littéraire et les liens de certains de ses fondateurs avec la mouvance «nationaliste syrienne», cf. D. BADINI, *La revue Shi'r/Poésie et la modernité poétique arabe (Beyrouth 1957-1970)*, Actes Sud-Sindbad, Arles 2009.

²⁴ Entretien de l'auteur avec Anis Naccache, Beyrouth, août 2010. Voir également A. DAOUD, *Palestine. De Jérusalem à Munich*, Anne Carrière, Paris 1999.

de militantisme propre au PSNS, qui ne commence pas avec les années 1960, et qui, d'une certaine manière, est quelque peu réactivée par l'actuelle crise syrienne: c'est d'abord comme syrien qu'un militant PSNS se définit, et le militantisme doit se calquer, à la lettre, sur l'idéologie.

Un «activisme idéologique»

Ce type de mobilisation transnationale, associant Liban, Syrie et Palestine, n'est pas propre au PSNS: ce fut aussi celui du Fatah, dans les années 1970. Des centaines de Libanais, mais aussi de Jordaniens et de Syriens, y adhérèrent²⁵. Cependant, le Fatah se définissait bien comme palestinien. Le cas du PSNS est différent: ses activistes, à l'époque, ne franchissent pas seulement des frontières géographiques – un Syrien milite par exemple au Liban –, ils théorisent cela idéologiquement. Ils se définissent comme syriens, non pas au sens de l'État-nation connu et issu de l'indépendance de 1943, mais au sens d'un espace géographique défini comme immuable, divisé depuis les années 1920, et à unifier. Il y a une corrélation profonde entre un projet régionaliste et unitaire – la Grande Syrie – et une pratique politique: en ce sens, le PSNS est le parti d'un véritable «activisme idéologique»²⁶, et d'une idéologie appliquée. Cette dimension n'est pas éteinte aujourd'hui. La guerre syrienne permet à de jeunes Libanais du mouvement de prendre les armes: ils meurent à Homs ou à Lattaquié. L'histoire s'est cependant inversée sur un point: auparavant, c'est au Liban qu'échouaient Syriens et Palestiniens, des tentatives de coups d'État de 1949 et de 1961 à la guerre civile commencée en 1975. Maintenant, c'est l'inverse: c'est en Syrie qu'il faut partir se battre.

Cet «activisme idéologique» est au cœur de l'identité du parti. Les jeunes membres, qui peuvent y adhérer à partir de seize ans, participent à des camps de jeunesse (*Mukhayamat al-Ashbal*) qui, étalés sur plusieurs jours, alternent deux activités: une série d'entraînements physiques de type quasi-militaire, parfois assortis de punitions corporelles, et des cours d'éducation idéologique – histoire du parti, apprentissage de la pensée du *Za'im* (dirigeant), Antun Saadé, récitation systématique, au lever du jour, du Serment du PSNS (*Qasm*), appris par cœur²⁷. Naturellement,

²⁵ N. DOT-POUILLARD, *De Pékin à Téhéran, en regardant vers Jérusalem. La singulière conversion à l'islamisme des Maos du Fatah*, in «Cahiers de l'Institut Religioscope», n. 2, déc. 2008.

²⁶ M. RODINSON, *De Pythagore à Lénine. Des activistes idéologiques*, Fayard, Paris 1992.

²⁷ Entretien de l'auteur avec des jeunes membres du PSNS «central» ayant participé à des «camps de jeunes», Beyrouth, été 2015.

un membre libanais du parti se présentera à son interlocuteur comme de nationalité syrienne, tout en précisant qu'il est de citoyenneté libanaise. Selon un partisan jordanien du PSNS, «c'est cette croyance (*'aqida*) qui distingue le PSNS du parti Baath en Syrie, depuis les débuts de la guerre (de 2011). Le Baath recrute sur des facteurs clientélistes, alors que le PSNS recrute sur des facteurs idéologiques. Le Baath n'a plus grand chose à présenter en termes d'idées, alors que le PSNS a un vrai projet alternatif à celui des islamistes et des takfiristes. Un projet laïc, social, mais aussi régional (*iqlimi*) qui s'adresse au-delà des seuls Syriens, et qui propose de reconstruire la Syrie sur d'autres bases. Le PSNS ne se bat pas en Syrie pour défendre un régime: il se bat pour défendre une idée. De ce point de vue, le PSNS devra avoir toute sa place dans la reconstruction du pays, après la guerre»²⁸.

L'idéologie de la «Grande Syrie», laïque et unitaire, se révèle également dans les noms donnés par les militants du PSNS à leurs enfants: volontairement, ce ne sont le plus souvent pas des noms confessionnels. Pour un jeune militant du PSNS: «Prends n'importe quelle famille PSNS. Et ce, quelle que soit sa confession: tu auras les mêmes prénoms qui sont donnés aux enfants, et ces prénoms ne correspondent pas à une affiliation communautaire, comme Muhammad pour les Musulmans, ou Charbel pour les Chrétiens. Tu as des noms qui reviennent dans toutes les familles PSNS, quelle que soit leur confession: Adon et Adonis, Qadmous, Nidal, que l'on donne également aux filles, Fida»²⁹.

Le PSNS se veut l'emblème d'un nationalisme anticolonial, réfractaire par essence aux frontières mandataires. C'est une dimension indéniable de l'identité du parti. Elle montre aussi la fragilité des récits liés aux États-nations, libanais ou syriens. Cependant, sans avoir complètement cédé au «patriotisme» libanais ou syrien, le PSNS n'en est pas moins affecté par des formes nationales qui l'obligent à toujours réajuster sa politique en fonction de dynamiques plus locales.

Le PSNS face à la réalité des États-nations

Tout en prônant une idéologie unitariste et régionaliste, le PSNS s'est doublement nationalisé, moins dans le sens de la Grande Syrie dont il

²⁸ Entretien de l'auteur avec un partisan de la branche jordanienne du PSNS «central», Amman, 15 février 2016.

²⁹ Entretien de l'auteur avec un partisan du PSNS au Liban, cérémonie du PSNS à l'occasion de l'enterrement de Sanaa Muheidly, Anqoun, août 2008.

rêve, que dans celui de deux États-nations dont les devenir sont certes liés, mais également différenciés: le Liban et la Syrie. Le PSNS de Assad Hardan et le PSNS «*Intifada*» du ministre syrien Ali Haydar demeurent sur les frontières, tout à la fois libanais et syriens. Mais une relative autonomie est accordée à leurs branches locales. Certes, le président du PSNS «central» demeure Assad Hardan, qui, tout en étant député libanais, dirige de facto le parti en Syrie. Néanmoins, il existe deux postes spéciaux de «président et de vice-président du bureau politique³⁰ du PSNS au Sham», respectivement occupés par Nadhira al-Adhmeh et Safwan Salman³¹. Les deux PSNS sont représentées au Liban et en Syrie: mais leur évolution politique respective a fait que le premier, «central», est désormais majoritaire au Liban, tandis que le second, celui de Georges Abdel Massih, a plus une existence syrienne que libanaise.

La logique de nationalisation fonctionne même au plus fort de la guerre civile syrienne: en octobre 2012, un nouveau PSNS fait son apparition. Il n'existe qu'en Syrie. Il est emmené par un dirigeant historique du parti, Issam Muhayri, qui conteste le leadership d'Assad Hardan sur l'organisation³². C'est également en Syrie qu'apparaissent, dans les années 2000, de petites factions se réclamant de l'idéologie du PSNS, opposées au Président Bashar al-Assad: elles appellent, en 2011, à la «chute du régime». L'une d'elles, fondée en 2006, le Mouvement syrien nationaliste social de Amin Zaydo, s'est rapproché des Frères musulmans syriens, à l'antipode du tropisme pro-régime du courant «central»³³.

³⁰ La direction du PSNS, transnationale, est composée d'un bureau politique (*maktab siyasi*), d'un haut conseil (*majlis 'ala*) et d'un conseil national (*majlis qawmi*), élu par le congrès national (*al-mu'tamar al-qawmi*).

³¹ *Al-Ra'is Al-Assad iabhatu ma' Hardan wa Qiyada al-Hezb al-Awda'. Wa Iu'kidu: tajawazat al-Marhala al-asa'b* [Le Président Assad étudie la situation avec Hardan et avec la direction du Parti, et affirme que l'étape la plus difficile a été franchie], PSNS, 12 novembre 2011, <<http://ssnp.net/?p=6508>> (dernier accès le 15.04.2016).

³² CH. AYOUB, *Mashakil al-Hezb al-souri al-qawmi fi-Lubnan wa Surya* [Problèmes au sein du Parti syrien national au Liban et en Syrie], in «al-Dyar», 10 mars 2014, <<http://www.addiyar.com/article/612192-ايروسون-انبل-يفي-موقلا-ايروسن-الابزحل-الكاشم>> (dernier accès le 15.04.2016).

Selon certaines sources proches du PSNS au Liban, cette scission aurait été orchestrée par le cousin de Bashar al-Assad, Rami Makhlouf. Entretien de l'auteur avec un proche du PSNS, Beyrouth, mai 2014.

³³ Il existe enfin une dernière formation se réclamant du PSNS, présente uniquement en Syrie: l'Aile de la renaissance nationale sociale, dirigée par Fadi Madi. En 2011, elle a appelé à la «chute du régime» de Bashar al-Assad.

Des logiques «patriotiques»?

Le PSNS n'existe plus dans les Territoires palestiniens. En Irak, il n'a jamais véritablement trouvé sa base sociale. Il est présent en Jordanie: mais il a fallu attendre la crise syrienne pour qu'il puisse réellement recruter des membres. En Syrie, il est divisé en trois branches – mais la guerre et les réalités miliciennes ont néanmoins donné une nouvelle vigueur à ses deux principaux courants. En réalité, depuis la fin des années 1960, c'est surtout au Liban que le PSNS se déploie – au point d'être parfois confondu avec le Pays des cèdres. L'espace politique syrien lui fut en effet longtemps fermé. Au Liban, c'est l'inverse: c'est un acteur majeur de la guerre civile, qui, à partir du début des années 1980, intègre également une dimension proprement patriotique (*watani*).

Le PSNS «central» est, en effet, l'un des principaux partis fondateurs du Front de la résistance nationale libanaise (FRNL, Jammul), à partir de l'été 1982. Cette coalition politique et militaire associe les héritiers de Antun Saadé au Parti communiste libanais, et aux nationalistes arabes de l'Organisation populaire nassérienne. Elle a alors comme objectif de s'opposer militairement aux Israéliens, entrés au Liban au mois de juin de la même année. Le PSNS a tôt entamé des actions militaires contre les Israéliens: le 24 juillet 1982, Khaled Alwan abat un officier de Tsahal, et en blesse deux autres, sur la terrasse du café Wimpy, rue Hamra, dans la partie Ouest de Beyrouth – l'événement est encore commémoré chaque année par le parti. Le 14 septembre 1982, Habib Chartouni dépose des explosifs au siège des Phalanges libanaises: l'attentat coûte la vie au Président Bashir Gemayel, tout juste élu. Le PSNS lui reprochait notamment sa proximité d'avec les autorités israéliennes.

Mais c'est surtout au Sud-Liban que le PSNS affrontent militairement les soldats israéliens, tout au long des années 1980. Chrétiens, mais aussi chiïtes, ses activistes disputent alors à un Hezbollah naissant la paternité d'un mouvement de résistance armée à l'occupation israélienne – au besoin par les premiers «attentats-suicides», que les membres du PSNS décrivent comme des «opérations-martyres» (*amaliyat istichhadiya*). Le 9 avril 1985, une jeune fille de 16 ans se fait exploser à un barrage-militaire israélien, près de Jézine: Sana Muheidly entre alors au panthéon des martyrs du parti. Ses restes, détenus par les Israéliens, ne sont récupérés par sa famille qu'en août 2008, à l'occasion d'un échange de prisonniers entre Israël et le Hezbollah. Non loin de Saïda, au Sud-Liban, dans le petit village de Anqoun, l'enterrement permet alors au PSNS de faire une démonstration de force politique, faisant affluer plusieurs milliers de ses

partisans de plusieurs régions libanaises³⁴. Des responsables du Hezbollah assistent à la cérémonie, tout comme Samir Kantar (1962-2015), le «doyen» des prisonniers libanais en Israël, tout juste libéré.

Le PSNS s'est intégré à une dynamique libanaise – qui n'est pas celle de la guerre civile, et qui n'est plus celle des coups d'État de 1949 et de 1961. Ce processus de libanisation du parti n'est cependant pas seulement relatif à l'opposition aux forces israéliennes. Parti parlementaire et municipal depuis le début des années 1990, mais aussi gouvernemental – Assad Hardan, par deux fois, a été ministre du Travail libanais –, le PSNS «central» affronte aujourd'hui un véritable paradoxe libanais. D'une part, il est intégré à un système confessionnel: il est membre, depuis 2005, d'une Coalition du 8 mars majoritairement formée d'organisations politiques fondées sur un paradigme communautaire. D'autre part, il fait encore de la laïcité la pierre angulaire de son discours politique. Non sans contorsion et difficulté: si, au printemps 2011, le PSNS de Assad Hardan est à la pointe des manifestations pour l'abolition du système confessionnel, il est, à l'été 2015, divisé sur le positionnement à prendre face aux rassemblements contre la crise des ordures, qui ont peu à peu fait de la revendication anti-confessionnelle l'un de leurs leitmotivs³⁵. Le président du PSNS, Assad Hardan, n'appelle pas ses partisans à descendre dans les rues. Mais, dans les faits, nombre de militants du parti manifestent contre «le régime confessionnel» (*al-Nidham al-tâ'ifi*)³⁶. Tout en soutenant le Hezbollah, le PSNS «*Intifada*» se démarque quelque peu, au Liban, du courant «central», en privilégiant des relations étroites avec le Mouvement du peuple de Najah Wakim, une formation nationaliste arabe de gauche. En Syrie, le même PSNS «*Intifada*» s'est également divisé, au printemps 2011, sur l'attitude à tenir face au régime, alors même que les militants du PSNS central font bloc autour des positions de Bashar Al-Assad: certains de ses militants syriens ont alors rompu avec l'organisation. Si les deux PSNS sont sur les frontières, et demeurent des formations transnationales, ils sont néanmoins affectés par des logiques propres aux espaces nationaux.

Pour l'unité, dans la division

Le PSNS fait face à deux grandes contradictions. La première: c'est un

³⁴ Observations de l'auteur, funérailles de Sana Muheidly, Anqoun, août 2008.

³⁵ N. DOT-POUILLARD, *Une révolution des ordures au Liban? Un mouvement social contre le régime confessionnel*, in «Orient XXI», 2 sept. 2015, <<http://orientxxi.info/magazine/une-revolution-des-ordures-au-liban,1005>> (dernier accès le 15.04.2016).

³⁶ Observations de l'auteur, Beyrouth, août et septembre 2015.

parti qui prône l'unité d'une Grande Syrie mythifiée. Mais ce n'est pas le projet de ses alliés les plus proches. Le Hezbollah a nationalisé son discours depuis le début des années 1990, et la plupart des formations du 8 mars se reconnaissent dans un État-nation libanais. En Syrie, le régime se réclame du nationalisme arabe, soit d'une autre forme d'unitarisme que celui du PSNS: mais, concrètement, son objectif premier reste actuellement d'éviter une partition de facto du pays, après quatre ans de guerre civile. La forme État-nation demeure l'horizon indépassable de ses propres partenaires, même si ces derniers sont partie prenante d'alliances politiques et militaires de type transnational.

La seconde contradiction: la mouvance «nationaliste syrienne» est divisée en deux courants historiques qui, en dépit d'un schème idéologique commun, n'ont jamais réussi, depuis 1957, à se réunifier. La volonté d'unir le PSNS «central» et le PSNS «*Intifada*» n'est pas absente, mais les tentatives échouent. En novembre 2014, Ali Haydar réunit à Damas une centaine de congressistes «nationalistes syriens», de tous bords – sans qu'une réelle suite soit donnée à cette initiative³⁷. Des nationalistes syriens indépendants tentent également de réparer les divisions historiques, jouant parfois le rôle d'intermédiaires entre les différentes factions³⁸: c'est le cas de Sarkis Abu Zeid, fondateur de la revue «Tahawulat» (Évolutions), qui, depuis le début des années 2010, agrège les principaux intellectuels proches du PSNS. Des membres du PSNS confrontent aujourd'hui leur idée de Grande Syrie à celle d'un grand Machrek: depuis trois ans, d'anciens militants communistes, notamment jordaniens, à l'instar de l'écrivain Nahed Khattar, ont en effet lancé un courant associant nationalistes arabes, nationalistes syriens et activistes de gauche autour d'une Rencontre consultative progressiste machrékienne (*Al-Liqa' al-tashawuri al-taqaddumi al-machreki*), qui s'est réunie plusieurs fois à Damas et à Beyrouth³⁹.

Les deux PSNS, «Central» et «*Intifada*», n'ont pas été desservis par la crise syrienne, au contraire, ils en profitent: pour la première fois depuis la

³⁷ K. DHUBIAN, *Al-Hezb al-suri al-qawmi al-ijtima' Sittun 'Aman 'an Inqisam ila Wahda... Wa Inqisam* [Le parti syrien national social, Soixante ans, de la division à l'unité.... Et à la division], in «Al-Dyar», 3 févr. 2015, <<http://www.addiyar.com/article/849852-بين-حل-ال-عقول-حل-ال-امس-قونا-ف-قد-حو-ي-ال-ام-اس-قونا-ن-ام-ع-ن-ام-ع-ن-وت-س-ي-ع-امت-ج-ال-ا-ي-م-وق-ل-ا-ي-ر-وس-ل-ا>> (dernier accès le 15.04.2016).

³⁸ Entretien de l'auteur avec Sarkis Abu Zeid, rédacteur en chef de la revue «nationaliste syrienne» «Tahawulat» (Évolutions), Beyrouth, mars 2014.

³⁹ Entretien de l'auteur avec Nahed Khattar, Amman, 18 février 2015. Ancien militant du Parti communiste jordanien, fondateur dans les années 2010 du Mouvement de la gauche sociale, Nahed Khattar est également un chroniqueur régulier du quotidien libanais «Al-Akhbar». En 2015, il a fondé une revue électronique, «Mayssaloun».

fin de la guerre civile libanaise, une branche armée affiliée au parti fait parler d'elle. Son rôle militaire dans certaines batailles face aux troupes de l'opposition syrienne permettra sans doute, à l'avenir, au PSNS «central» de négocier au mieux sa place aux côtés du régime syrien. Le PSNS «*Intifada*» a intégré le gouvernement de Bashar al-Assad – qui, pour le moment, ne semble plus prêt de s'effondrer. De plus, la mouvance «nationaliste syrienne» recrute: pour de jeunes Libanais partisans du régime syrien ou du Hezbollah, mais hostiles au confessionnalisme, le PSNS apparaît comme une alternative de juste milieu. Sur la question stricte de la laïcité, au Liban, le PSNS occupe une place laissée en partie vide par la gauche, en crise. En Syrie, le PSNS offre une idéologie cohérente, et fortifie ses bastions dans les minorités confessionnelles, hostiles à toute islamisation de l'État – alaouites, druzes, chrétiens, chiïtes. Les deux PSNS tirent donc des dividendes politiques d'une crise qui a ravagé la Syrie, et qui ébranle le Liban. Mais, paradoxalement, leurs divisions tout à la fois géographiques, politiques et historiques pèsent encore.

La nation et son double

Il n'est pas anodin que l'un des plus anciens partis du Moyen-Orient, fondé sur le paradigme du refus des frontières nationales, ne soit pas dans un état de mort clinique. Idéologiquement, le PSNS a naturellement une parenté lointaine avec le nationalisme arabe, ou avec l'internationalisme de gauche. Il est à mille lieux de «l'utopie échevelée»⁴⁰ du djihadisme de l'État islamique. Cependant, il partage sans doute avec eux un même refus: les États-nations issus des mandats français et britanniques demeurent contestés, au nom d'idéologies mises en pratique, fondées sur des schèmes unitaires. La crise syrienne est aussi une crise de la forme-nationale: les partis et leurs branches armées franchissent d'autant mieux les frontières. C'est le cas du PSNS, qui renoue aujourd'hui avec l'esprit de ses «révolutions» en forme de coup d'État manqués, de 1949 à 1961: elles emmenaient à l'époque de jeunes Palestiniens et Syriens au Liban, qui rêvaient d'une réunification de la Grande Syrie. Aujourd'hui, ce sont des Libanais qui rejoignent la Syrie. Les panneaux de direction ont changé, mais l'idée reste la même: la nation n'existe pas, elle est à venir.

Cependant, cette nation à venir a son double. Le PSNS parle de Grande

⁴⁰ F. KHOSROKHAVAR, *Radicalisation*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris 2014, pp. 30-31.

Syrie, et met cette idée en pratique: mais il n'échappe pas, concrètement, à la réalité tenace d'États-nations qui perdurent. Il doit s'accommoder de frontières, d'institutions, qui font que l'espace du politique n'est pas le même à Damas qu'à Beyrouth. Cela veut dire également répondre à des problématiques concrètes qui sont d'abord libanaises: s'engager dans une résistance «patriotique» dans les années 1980, se présenter à des élections syndicales étudiantes sur un campus universitaire, négocier des alliances parlementaires et municipales, gérer, parfois des ministères, se positionner politiquement face à un mouvement social. De même, les militants du PSNS en Syrie ne peuvent complètement se déterminer en fonction de ce que disent leurs alter-egos libanais: intégrer un ministère de la Réconciliation nationale, participer aux négociations de Genève ou se présenter aux élections parlementaires promises – et verrouillées – par le régime; l'État-nation impose aussi ses propres problématiques, même lorsqu'il est en crise. Il serait certes possible de considérer que Damas imposa souvent ses vues à ses alliés au Liban: cependant, depuis le retrait syrien de 2005, et avec l'affaiblissement que vit l'État central depuis 2011, il n'est plus évident que cela soit aussi certain que par le passé. Qui plus est, le rapport entre le Baath syrien et le PSNS ne fut jamais simple: le premier reconnaît le second tardivement, après des années d'inimitié commune.

L'histoire du PSNS permet ainsi d'interroger la forme nationale: la nation, réelle ou idéale, a toujours son double. Les débats les plus contemporains sur la crise de l'État-nation dans le monde arabe contemporain sont peut-être mal posés: ni le schéma de l'État-nation issu des mandats français et britanniques, ni les schèmes unitaires, ni même les projets de fédéralisation du Moyen-Orient, n'ont respectivement dit leur dernier mot. S'il faut passer par une organisation politique pour comprendre cette dialectique irrésolue entre résilience et crise des États-nations, entre réalités nationales et utopies transnationales, le PSNS, dans toutes ses contradictions, le permet aisément.

